

Pour une réconciliation avec l'exil

Hanieh Ziaei

Notion complexe, l'exil peut revêtir autant de formes que de trajets singuliers. La couleur tragique de l'exil se dissout au profit de l'idée d'une possibilité de reconstruction du soi. La particularité des artistes iraniens réside dans le fait qu'en une demi-moitié de siècle, l'Iran a connu un nombre élevé d'exilés politiques (opposants, militants et activistes), incluant des penseurs, des intellectuels et de nombreux artistes dont certains vivent encore aujourd'hui la peur secrète de ne jamais revenir. Ils ne manquent pas de saisir toutes les occasions possibles pour se défaire et se recomposer.

L'exil : une notion polysémique

Force est de constater qu'il y a une véritable difficulté à donner une définition fixe et consensuelle à la notion d'exil. Il s'agit d'un terme en mutation perpétuelle dont la signification et le sens connaissent une constante reformulation en fonction de la période historique et de circonstances spécifiques. Une tendance générale tend à définir l'exil par la négation : déplacement, bannissement, punition, exclusion, expulsion, isolement, obstacle, nostalgie,

errance, attente, déchirement, traumatisme, interdiction du retour dans le pays d'origine. Cette acception négative existe socialement depuis toujours ; l'exil est aussi souvent associé au souvenir douloureux d'une « perte » ou d'une « séparation » des origines (Robert Edwards, 1988 ; Edward W. Said, 1984). Le changement de lieu est perçu alors comme une déterritorialisation au sens de Deleuze : dissolution de l'être ensemble, des coutumes, des transcendances, des règles de vie, du paysage. Dans cet ordre d'idées, on définit l'exil comme une « forme de déracinement » (Sylvie Aprile, 2002, p. 127) ou comme « une coupure, une fracture » en allant même jusqu'à préciser que « l'exilé est un homme déraciné qui vit son exil comme s'il goûtait la mort », une « petite mort » ou encore « une mort symbolique » (Olivia Bianchi, 2005, pp. 2-9). Simone Weil, pour sa part, disqualifie la notion même d'exil car il s'agit d'un « cheminement » ; selon elle, la destinée humaine est exilatoire : nous devons sortir de nos attachements, et être libre, c'est s'arracher au convenu, partir. Cette perspective n'est pas dénuée de sens puisque qu'il y a rarement deux parcours exilatoires similaires, chaque trajet est unique (Marcela Cornejo, 2008, p. 341), donc un cheminement singulier et subjectif.

Du dépassement de la conception négative de l'exil à son acception positive

L'exil ne peut se résumer au négatif, à la privation. L'exil peut alors se vivre, d'une part comme un nouveau départ, une renaissance, une expérience, une liberté (de mouvement et de circulation) et, d'autre part, comme une opportunité : « *Exile in its disruptiveness resembles a rebirth* » (Mahnaz Afkhai, 1994). Cet aspect de l'exil comme nouvelle « possibilité de... » est aussi souligné dans l'étude de terrain de Marcela Cornejo où elle note une perception différente de certains exilés chiliens en Belgique : « [...] *exile was perceived as an opportunity to do something [...], to transform and develop their selves [...] the chance to reconstruct themselves [...] to try out new aspects of life* » (Marcela Cornejo, 2008, p. 341). La couleur tragique de l'exil se dissout progressivement au profit de l'idée d'une nouvelle possibilité de reconstruction du soi. Dans cette perspective, l'éloignement ne signifie plus automatiquement une perte totale ni une rupture irréversible de tout lien avec l'origine. Certains diront même que « [...], l'exil est au contraire une chance » (Bianchi, 2005, p. 10). C'est à travers cette seconde vision que nous avons observé certains artistes en provenance d'Iran. Ce pays a connu, en un quart de siècle, un nombre significatif d'exilés, non seulement politiques (opposants, militants et activistes) mais aussi des penseurs, des intellectuels, et des acteurs culturels (journalistes, blogueurs, écrivains et artistes).

Pensons aussi l'exil comme une forme « d'agentivité » (capacité d'agir). L'exil peut ainsi être lu comme résistance à la structure, au statu quo, ou encore à l'idéologie (politique ou religieuse). Sur le plan littéraire, l'exil a aussi été présenté

comme la recherche d'une utopie (recherche d'une perfection, d'un idéal sociétal, d'une société égalitaire, d'une présence absente, etc.), particulièrement lorsqu'on se penche du côté des récits de voyage de Robinson Crusôé (Daniel Defoe, 1719), les voyages de Gulliver (Jonathan Swift, 1721), voire les péripéties de Candide (Voltaire, 1759) ou de Siddhârta (Hermann Hesse, 1922). Toujours sur le plan littéraire, dans les *Lettres Persanes* de Montesquieu, même si le départ fut ressenti comme

L'exil peut ainsi être lu comme résistance à la structure, au statu quo, ou encore à l'idéologie...

difficile dans un premier temps (nostalgie du pays natal, sentiment amer d'être éloigné de ses proches), l'exil fut ensuite vécu par les deux personnages principaux (Usbek et Rica) comme un nouveau départ; la formation d'une nouvelle personnalité, voire d'une nouvelle identité, une confrontation à soi, une conquête de la sagesse, ainsi qu'un renoncement à son confort et à ses privilèges. Les artistes iraniens contemporains en exil se rapprochent de cette quête existentielle et identitaire véhiculée par l'esprit des *Lettres Persanes*.

L'exil des artistes iraniens

De nombreux artistes iraniens, issus de divers horizons artistiques (arts visuels, théâtre, cinéma, danse, musique, littérature) se retrouvent aujourd'hui à l'étranger. Les contraintes sociales, culturelles et économiques, l'imposition des codes de conduite et les nombreuses limitations portées à la liberté d'expression, de pensée et de création, notamment par le truchement de la censure étatique, idéologique et religieuse ainsi que par les multiples restrictions au sein de l'espace public, privé et virtuel, les ont poussés à quitter l'Iran.

Certains interprètent ce départ comme « un exil », une fuite et une quête de liberté. Pour la nouvelle génération d'artistes iraniens contemporains (25-35 ans), il s'agit souvent d'un « exil volontaire », mais sans véritablement constituer un choix totalement libre: « Si j'avais eu vraiment le choix, je serais restée en Iran, tout en expérimentant l'aventure artistique ailleurs »¹, nous confirme l'artiste iranienne, Narcisse E. Esfahani.

Depuis le mouvement de contestation de juin 2009, nommé le « Mouvement vert », certains artistes iraniens ont profité de ce contexte de perturbation politique pour sortir du pays et s'exiler dans les grandes métropoles (Paris, Berlin, Londres, Toronto, Montréal), particulièrement ceux et celles qui ont directement connu les foudres de la censure étatique et la pratique de l'autocensure.

Pour certaines artistes iraniennes, l'émancipation s'est réalisée par l'exil puisque le départ a été considéré comme une forme de résistance face à l'oppression idéologique et genrée. Dans ce contexte sociopolitique particulier, l'exil devient ainsi pour elles une nouvelle possibilité de se créer, se définir et s'inventer non seulement en tant que femme-citoyenne dans une société où la domination masculine et patriarcale n'est plus la norme, ou est du moins socialement et juridiquement questionnable, mais aussi en tant que femme-artiste, avec l'opportunité de s'approprier un espace de création et une liberté de mouvement permettant de s'identifier à son environnement social et physique. Cette émancipation de l'artiste s'inscrit indéniablement au-delà du simple passage sur la terre d'accueil, elle offre des chances pour une reconnaissance pleine et entière de son identité d'artiste.

On ne peut certes pas parler d'exil et de l'Iran sans mentionner « l'exil politique » qui en constitue l'une des formes les plus courantes. Une partie des artistes iraniens a été dans l'obligation de quitter leur pays d'origine en raison des répressions (ou des risques de répression) exercées contre eux ou leurs proches, menaces de persécution, ou bien à cause d'une sanction pénale (acte de pénitence d'une durée souvent indéterminée), et donc d'un bannissement. Ainsi tout acte d'une personne ou d'un groupe considéré comme « gênant » pour la classe dirigeante peut mener à un exil politique (ce n'est pas uniquement le cas de l'Iran, mais aussi de la Chine, d'Israël, de la Birmanie, de Cuba, du Chili, d'Haïti, etc.). Dans ce type de contexte politique et en fonction de la nature du système institutionnel en place, on comprend mieux les déplacements volontaires ou involontaires en exil. Bertolt Brecht soulignait à juste titre: « J'ai toujours trouvé faux le nom qu'on nous donnait: émigrants. [...] Nous n'avons pas quitté notre pays pour vivre ailleurs [...]. Au contraire nous avons fui. [...] Et le pays qui nous reçut ne sera pas un foyer mais l'exil »².

Exil, une (re)construction identitaire

L'exil semble aussi constituer un moment de dialogue ou de confrontation inattendu avec l'identité d'origine. Qu'il soit volontaire ou pas, l'exil a un impact et laisse des traces sur les identités (Cornejo, p. 340). L'exil modifie les biographies respectives (Aprile, p. 5). Tantôt négativement dans un vertige, tantôt positivement dans une valse, l'identité est déstabilisée. C'est une occasion d'explorer son identité ou du moins de prendre conscience que l'acquisition d'une identité est l'œuvre d'une vie: « L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence »³. L'artiste en l'occurrence dispose de cette chance inouïe de redécouvrir ses appartenances identitaires à chaque étape de sa création et de les renégocier. L'exil devient lui-même une parcelle identitaire à travers laquelle on continue à se défaire et à se recomposer.

Sur la terre d'exil, l'œuvre produite peut soit s'inspirer encore et toujours des parfums du pays d'origine ou prendre une nouvelle dimension, teintée d'une couleur plus politique et engagée.

La nouvelle génération d'artistes iraniens contemporains ne cherche plus un refuge dans un passé idéalisé de la grande Perse antique, mais poursuit une quête identitaire, avide d'une terre de liberté et d'un espace libre de censure, d'autocensure et de contraintes sociales, et ce, afin de plonger sans aucun intermédiaire dans une rétrospection du soi qui passe souvent par le jeu de « déconstruction/construction identitaire » exprimé dans une logique du dépassement du simple « sujet de l'art » pour devenir un sujet « dans » l'art et acté par lui. L'artiste tente ainsi de se raconter de l'intérieur sans dénigrer son identité aux appartenances et héritages multiples. En exil, le « Je » devient prédominant et une mise en avant-plan questionnant son identité devient nécessaire pour répondre à un besoin d'équilibre face à l'autre et au pays d'accueil, avec parfois le risque de se construire une « citadelle intérieure » selon la formule stoïcienne de Marc Aurèle. L'artiste exilé, en effet, doit à la fois se protéger et se construire, car le nomade, certes plus fragile que le sédentaire, doit ériger des murs protecteurs tout en s'ouvrant au monde et à sa société d'accueil.

L'artiste se bat et résiste pour son « droit à la différence » et, une fois en exil, éprouve aussi le besoin paradoxal de retrouver un sentiment d'appartenance, avec parfois même à une revendication des « droits à la ressemblance » afin de ne pas être discriminé et de jouir des mêmes droits et des mêmes protections que tous les citoyens.

La nostalgie du retour merveilleux

Comme l'affirme Brecht dans ses *Dialogues d'exilés*, la nostalgie de la patrie perdue se transformera en désir de la reconquérir. Le retour semble désormais possible pour certains artistes, mais la question n'est plus tant liée à la réalisation du mythe du retour qu'à la possibilité de se sentir « en exil en la demeure » pour reprendre le titre du roman de Jean Bello, dans lequel il souligne que « bien que je sois un indigène, j'arrive avec le regard d'un étranger... »⁴. Le retour n'est ainsi jamais sans heurts et peut être vécu comme une nouvelle immigration, tout simplement parce que l'exilé, au même titre que n'importe quel autre individu, est sujet aux changements, tout comme le lieu quitté qui n'est plus exactement le même que celui qu'on a laissé derrière soi. Une déconnection s'opère (Cornejo, p. 342). Les exilés sont ainsi souvent pour ne pas dire toujours à « contre-voie » et en porte-à-faux avec le(s) pays des origines, traversés simultanément par des lignes de fractures/coupures et de rémissions/sutures.

Réalité complexe et diverse, l'exil construit des cheminements variés, singuliers et ressemble à s'y méprendre

à la construction d'une œuvre. Il serait donc plus juste d'évoquer les exils, et éviter ainsi une lecture unilatérale. Certains s'exilent par contrainte, d'autres par choix. L'exil reste multiple et pluriel. Les exils sont des trajets de vie, souvent attribuables à la fuite, au retrait, à la libération possible hors des griffes de pharaons et autres autorités dominantes. C'est une redoutable épreuve existentielle; *ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort*, selon le mot de Nietzsche. 100

1. Propos recueillis par Hanieh Ziaei lors d'une entrevue avec Narcisse E. Esfahani, Montréal, 14 octobre 2015 – dans Hanieh Ziaei, « Narcisse E. Esfahani. Néo-nomade », *Vie des Arts*, numéro 244, Volume LXI, automne 2016, pp. 36-38.
2. Bertolt Brecht, *Sur le sens du mot émigrant*, 1937.
3. Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1998, p. 31.
4. Jean Bello, *Exil en la demeure*, Les éditions Sémaphore, Montréal, 2016, p. 11.

BIBLIOGRAPHIE

- Afkhai, Mahnaz, *Women in Exile: A prologue*, University Press of Virginia, 1994.
- Aprile, Sylvie, « Réflexions sur le temps en politique: l'exemple de l'exil », dans *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 25, 2002, pp. 127-135
- Bianchi, Olivia, « Penser l'exil pour penser l'être », dans *Le Portique*, n° 1, 2005, pp. 1-12
- Brecht, Bertolt, *Sur le sens du mot émigrant*, 1937.
- Cornejo, Marcela, « Political Exile and the Construction of Identity: A Life Stories Approach », dans *Journal of Community & Applied Social Psychology*, Vol. 18, n° 4, 2008, pp. 333-348.
- Edwards, Robert, « Exile, Self, and Society », dans *Exiles in literature*, Associated University Presses, Canada, 1988, pp. 15-31.
- Khaknégar, Nahâl, *L'exil comme épreuve littéraire*, L'Harmattan, Paris, 2015.
- Maalouf, Amin, *Les Identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1998.
- Ziaei, Hanieh, « Narcisse E. Esfahani. Néo-nomade », dans *Revue Vie des Arts*, n° 244, Vol. LXI, Montréal, Automne 2016, pp. 36-38.
- Said, Edward, « The Mind of Winter: Reflections on Life in Exile », dans *Harper's*, 269:1612, September 1984, pp. 49-55.

Dans le cadre de son doctorat en sociologie, Hanieh Ziaei travaille sur la place et le rôle des artistes iraniens en exil face à la censure étatique. Elle s'intéresse au contre-pouvoir des artistes et aux dimensions politiques et sociales de l'art contemporain iranien. De par sa triple culture aux carrefours de Montréal, Bruxelles et Téhéran, elle vit l'exil comme une parcelle de sa propre identité. Elle est à l'initiative de ce numéro spécialement consacré à l'exil dans le cadre de son mandat à titre de chargée de projet à DAM.

